

Morcellement

Louise Cotnoir

Numéro 90, été 2001

L'invitation au voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotnoir, L. (2001). Morcellement. *Moebius*, (90), 111–116.

LOUISE COTNOIR

Morcellement

La voiture jaune au damier noir stoppe devant le *Grand Central Terminal*. L'homme y monte, donne l'adresse de son rendez-vous, en un anglais approximatif.

— *First time in New York?*

Vadim Ioussov est un chauffeur de taxi amène. Il connaît bien cette tension au ventre qui saisit l'étranger quand il n'a plus de repères. Il se réjouit de cet accent français, se met à la conversation, fait rouler dans sa bouche les mots de sa lointaine enfance. Il y a des hasards heureux. Ses phrases sont alambiquées, truffées d'anglicismes et son accent tonique décalé prend souvent des tournures presque comiques. Le client se détend, constate que le conducteur s'est lancé dans un soliloque effréné dont il ne saurait arrêter le flot. Il se contente de sourire, d'acquiescer de la tête ou par un «hum-hum» poli. Le véhicule bifurque. Chaque changement de direction est accompagné de la description touristique gratuite d'un Vadim aveuglé par ce plaisir inespéré. «Times Square», lance-t-il avec l'emphase d'un guide aguerri. Une longue tirade suit. «The Empire State Building!» Et le manège continue. Le passager n'en croit pas ses oreilles. Serait-il tombé sur un hurluberlu? Il se cramponne à son portable.

Vadim roule avec habileté parmi les voitures qui défilent collées les unes aux autres, prêtes à se tamponner, se faufile à travers la houle des piétons, la poussière des chantiers de démolition ou de construction. Il parle, parle. Rappelle la langue d'origine à sa mémoire. Son expression devient de plus en plus harmonieuse, les mots plus précis. La course s'effectue au rythme d'une coulée verbale qui submerge petit à petit l'étranger qui, en réalité, n'en désire pas tant! Vadim stoppe le compteur. Il est en verve.

— *You have to be confident. I give you a Seeing Tour!*

Le client ne saisit pas le sens exact de la proposition mais, impuissant, il consent d'un hochement de tête, peu convaincu. Vadim discourt de plus belle. Il cherche une manière de refaire l'unité, d'atteindre le noyau de son être. Il raconte les grands-parents venus de Russie, la Révolution, la Grande! La misère à Paris, les parents confrontés à deux langues, à deux emplois pour obtenir les papiers, le logement, etc. Et pour les enfants, Vadim et son frère Anton, les études, l'université, rien de moins. L'espoir d'une profession meilleure, d'une vie plus douce... Et de nouveau, la guerre, le départ vers l'Amérique... Et le petit frère, trop malade, laissé là-bas... Vadim ne s'arrête plus! Comme s'il voulait atténuer l'angoisse du morcellement qui le gruge. Comme on imagine une façon adéquate de se préserver, de tenir à soi.

Il prend conscience soudain que ce métier le tient prisonnier des lieux de passage et, tout à la fois, lui offre mille occasions de repartir ou de disparaître définitivement. Il se confie de plus belle.

Le client s'inquiète maintenant, se sent prisonnier de la toile d'araignée verbale tissée par ce chauffeur. Il est troublé par cette confession inattendue.

Vadim regarde le nom des rues et des avenues, les signaux routiers. Ses yeux restent vigilants pour ne pas brûler un feu, ne pas écraser un piéton. Mais son regard ne sait plus établir le contact, ne scrute jamais un visage, d'autres yeux. Il décide, sans en déchiffrer l'exacte raison logique, de soigner ce client, perdu en Amérique, de lui apprendre l'île, ses quartiers, ses «splendeurs et misères». Il décrit les grands magasins où, pourtant, il n'a jamais eu les moyens de mettre les pieds! Puis, avec un élan qu'il ne saurait justifier si on lui en demandait le motif, il stoppe la voiture.

— Vous aimerez! Un vrai café!

Il invite le voyageur ahuri à descendre. Ensuite, ils pénètrent dans le *Croissant Café*. Vadim oblige son client, presque un ami maintenant, à s'asseoir à une petite table de marbre blanc pour savourer un liquide noir, bien corsé. En effet, l'endroit a tout d'un décor parisien, et l'étranger, pour un peu, se laisserait gagner par le plaisir inespéré que lui offre ce curieux chauffeur. Bon prince, il fait

«contre mauvaise fortune, bon cœur». Vadim s'en réjouit, se livre davantage.

Parfois, il ne supporte plus l'horizon bloqué par les édifices, la peau blême sous les néons, le rouge coagulé aux lèvres des femmes, le brun-roux défraîchi des façades. Il voudrait la vie excessive, crue. Il s'invente la neige des steppes, les noires forêts de sapins, le froid mortel en fixant le blanc extrême de la petite table.

À les voir ainsi, en conversation intime, on croirait deux amis de longue date. Ce ne sont que deux étrangers qui apprivoisent l'étrangeté avec des gestes quotidiens, banals.

Direction West Side, Vadim se met à parler de sa femme Maria. Il décrit les merveilleuses broderies qui naissent de ses mains adroites :

— Des mains de fée!

Sans doute étaient-ce ces mains laiteuses et délicates qui, les premières, l'avaient charmé... Et puis, ses yeux charbon l'avaient enflammé! Il s'engage alors dans Greenwich Village. Les cafés, les échoppes italiennes, les restaurants, les boutiques d'artisans se succèdent, témoins vivants de l'immigration européenne d'après-guerre. De jolies maisons à persiennes et à lucarnes sur Commerce Street rassurent un peu le passager français. Il se sent tout à coup vaseux, absent. La ville l'étourdit, comme la voix obsédante et obsédée de Vadim qui abolit le bruit autour d'eux. Il croit reconnaître les noms de quelques galeries célèbres du quartier de Soho. Amateur d'art à ses heures, il se promet d'y revenir, sans ce chauffeur inquiet. Quand le taxi franchit Canal Street, il se trouve, à sa grande surprise, plongé au cœur du 13^e arrondissement de Paris! Des odeurs de mets chinois lui emplissent les narines. L'exotisme des boîtes téléphoniques aux toits en forme de pagodes l'amuse un instant. La ville avec ses multiples visages peu à peu s'infiltré en lui. Cette randonnée rocambolesque finit par le séduire. Et comme Dante descendant aux Enfers, il se laisse guider par ce Virgile russe parlant français, ce compagnon d'âme...

Vadim suit un curieux itinéraire qui aboutit aux quais. Le client, soulagé, il ne sait trop pourquoi, aperçoit la statue de la Liberté. Vadim s'arrête, le fait descendre amicalement, c'est presque un frère maintenant. Et un bras

sous le sien et l'autre fièrement dressé, il déclame, en détachant chacun des mots :

*Donnez-moi ceux qui sont las, ceux qui sont pauvres,
Vos masses entassées d'air pur,
Les rebuts misérables de vos terres surpeuplées,
Envoyez-les-moi
Les sans patrie ballottés par la tempête
Je lève ma lampe près de la Porte d'Or...!*

Le client reste bouche bée. Soudain bouleversé, presque ému, comme s'il partageait à présent la détresse de son compagnon de hasard. Silencieux parmi le brouhaha des quais, ils regagnent ensemble la voiture jaune au damier noir. Vadim philosophe un peu :

— Faire le tour de l'île, c'est comme faire le tour du monde, en raccourci. C'est toucher à quelque chose de plus grand que soi.

Il redémarre en prenant une nouvelle direction. Il rentre chez lui.

Les petites échoppes de traiteurs jouxtent les immeubles de cinq ou six étages où s'entassent des familles entières dans des appartements en désuétude. On repère, sur diverses affiches publicitaires, les caractères cyrilliques, on admire les enseignes hébraïques en fer forgé. Le quartier conserve l'aspect délabré des origines, quand les Juifs d'Europe centrale s'y installèrent. Vadim stationne en face d'un petit magasin de fine lingerie : *Little Odessa*.

— Venez. Je vous présente.

Le client, le frère, ne peut refuser une invitation aussi cordiale. Au fond de la boutique, une femme aux traits fatigués, mais belle encore, se lève pour les accueillir. Elle jette un regard curieux vers Vadim.

— Un ami. Du thé, s'il te plaît. Et n'oublie pas la vodka.

Elle disparaît derrière une tenture au large motif de pivoinés. Vadim déplace deux chaises cannelées vers une minuscule table d'acajou. La femme revient avec la bouteille de vodka légèrement entamée, et deux petits verres ciselés d'or. Elle se dérobe de nouveau derrière les tentures. Vadim remplit les verres. Ils ingurgitent le premier en silence. Au second, Vadim porte un toast :

— À la gaieté!

Au troisième, ses yeux se mouillent et sa main tremble.

— À la patrie! mais je ne sais plus exactement laquelle!

Et il s'esclaffe d'un rire qui s'apparente au sanglot. Puis, il remplit une dernière fois les verres. Le client refuse, rappelle qu'il doit partir, ce rendez-vous..., etc. «*One for the road*», tente alors Vadim. Et ils boivent d'un seul trait. En toute complicité, presque, Vadim ajoute avant de se lever:

— *L'oubli est une fracture, une brèche, une solution de continuité* ².

Et il hoche la tête de haut en bas, pour que les mots s'ancrent bien dans la mémoire de l'inconnu, ou dans la sienne. La tête lui tourne un peu, mais c'est l'un des rares plaisirs auquel il ne renonce pas. Des yeux, il fait le tour de son pauvre logis. L'étranger présume qu'il regrette son enfance à Paris, même la Russie dont il ne se souvient que des versions nostalgiques de ses parents. Vadim Ioussov complète sa pensée:

— Le morcellement, la fracture... On peut toujours la colmater, la réparer... Mais les racines? Les racines de l'être, ça met du temps! Dans ce chaos, ce borborygme, cette ville constamment en chantier, comment voulez-vous?...

De sa chambre d'hôtel, près de *Madison Square*, un homme regarde le soleil se coucher sur l'acier des buildings. Il est étourdi. «La vodka!» Le bruit du climatiseur l'irrite. Il regrette maintenant ce Ioussov, son débit verbal. Sa mémoire évoque ce visage disponible, celui d'un parent, voudrait retracer l'itinéraire exact de toutes ces pérégrinations improvisées avec lui. Comme chacun cherche parfois à rassembler, à donner une cohésion plausible à son existence qui n'a pourtant jamais d'itinéraire fixe. Dans ce quartier des «débutants et des espoirs», n'a-t-il pas cru reconnaître certains mots, quelques graffiti dans ce «lacéré anonyme»? Le voyageur songe que la parole étrangère soulève parfois une part affligeante de notre propre détresse. Il s'énerve de ne plus retrouver sa cohésion interne. La chambre reste plongée dans l'obscurité tandis que s'allume la ville tentaculaire. Cette aventure le met en pièces. Le goût de la vodka lui monte de nouveau aux lèvres. L'exubérance de Vadim le fait à présent sourire comme s'il la portait déjà en lui. Et les mots en

caractères cyrilliques, et ce nom de la boutique *Little Odessa*. Pourquoi tout ce malheur lui semble-t-il si familier? Il se perd peu à peu en conjectures troublantes... Il voudrait quitter cette ville, ce pays où l'on peut affirmer une chose et son contraire en même temps et où un simple chauffeur de taxi peut vous plonger dans un doute inquiétant.

* * *

Quelques jours plus tard, il fait tout à fait nuit sur Manhattan quand l'étranger demande un taxi pour l'aéroport. Il hésite un peu à réclamer les services d'un certain Vadim Iousov... Il craint trop que la standardiste, d'une voix polie mais ferme, lui réplique qu'elle regrette. Que la compagnie n'a aucun chauffeur de ce nom. Ces quelques phrases stéréotypées lui rappelleraient la précarité de sa propre existence.

1. Emma Lazareus, *Le nouveau colosse* (poème à la statue de la Liberté).

2. Louise Bouchard, *Décalage vers le bleu*.